



## Intérimaire de soi-même

P., vingt-cinq ans, a été hospitalisée quelques jours après l'accouchement de son premier enfant. Elle n'a aucun antécédent psychiatrique, elle est à l'hôpital depuis deux semaines.

P. s'exprime librement, sans réticence. L'humeur joviale est émaillée de quelques sanglots. Elle s'adresse à son interlocuteur sans que celui-ci ait à relancer son discours. Il s'agit d'un long monologue de plus d'une heure : « Je me suis retrouvée ici un peu par malchance. Je me suis retrouvée à D. car mon conjoint voulait revivre l'accouchement. »

À l'écoute des premiers instants de l'enregistrement, on perçoit de discrètes hésitations entre les longues tirades : « Avec des sages-femmes, on a revu l'accouchement... J'étais habillée pour lui faire repenser à tout ça parce que mon conjoint avait le *baby-blues*. Pour l'aider, on a revécu l'accouchement... ça allait mieux... après, on s'est rendu compte que ça n'allait pas fort, on nous a conduit à D. pour que lui comprenne la vie des médecins, qu'on ne peut pas les appeler comme on veut... Et après, ils ont vu que c'était dur pour lui,... et peut-être pour moi aussi, je ne me souviens plus de ça. »

### *Point de capiton*

Une des caractéristiques de la logorrhée, telle que décrite dans l'état maniaque par exemple, est l'absence de ponctuation dans le discours du sujet. C'est le signe, pour la psychanalyse, du manque d'un opérateur symbolique, le Nom-du-Père. Mais ce signe n'est repérable, ici, que sous la fonction dite de point de capiton. Fonction, dit Jacques-Alain Miller au moment de *La Conversation d'Arcachon*<sup>1</sup>, qui ne relève pas d'une logique binaire mais continuiste. C'est le point de capiton qui articule le discours et indique deux choses : qui parle et ce qu'il se dit.

Le discours de P. présente cette caractéristique : si, au début, le « je » se réfère à la patiente comme énonciatrice du discours : « Je me suis retrouvée ici un peu par malchance. », un peu plus tard, un « ils » et « on » énigmatiques : « On a revécu l'accouchement. » indiquent un certain flou quant au « Qui parle ? ».

C'est la marque d'une perturbation du rapport de l'énoncé à l'énonciation. Perturbation à partir de laquelle le Dr Clérambault, dont Lacan fut l'élève, avait construit l'*automatisme mental*, phénomène présent dans la clinique précoce ou tardive de toute psychose.

### *Histoire sans fin*

Si un sens factuel est présent, c'est le récit d'une hospitalisation sans fin, vécue par un sujet spectateur de lui-même, embarqué dans le déroulement d'épisodes décousus. Histoire dont la conclusion ne vient jamais, d'autant que le fil chronologique – rompu à plusieurs endroits et rabouté aléatoirement – obscurcit un peu plus le récit.

À peine entend-on l'ébauche d'un délire autour d'une hypnose subie depuis la veille et du geste de jeter de l'eau à terre afin de s'en extraire par une manœuvre magique. Tentative de faire consister du sens qui n'aura pas de suite.

De même, peut-on parler de subjectivité au moment où P. parle de mourir ? « Ça faisait quarante-huit heures que j'étais là... et là j'ai vu les ambulanciers, et là je vis un cauchemar. J'ai dit à ma mère : s'ils m'emmenent, je vais me suicider... parce que... (long soupir) c'était trop pour moi. » Elle répète : « C'était trop » avant de boire de l'eau au bord des larmes. C'était trop quoi ?

<sup>1</sup> Irma, *La Conversation d'Arcachon*, Agalma/Le Seuil, 2005.

On constate toutefois, que le flottement tend à s'amenuiser au fil de l'entretien, confirmant cette labilité de la fonction capiton. Quelques passages plus construits évoquent des moments d'énonciation subjective où prédomine un vague sentiment de persécution, centré sur le personnage d'une sage-femme par exemple, à propos d'un allaitement compliqué.

### *Se reposer sur l'autre*

Nous avons donc, avec P., la démonstration qu'un discours peut s'entretenir indéfiniment sans énonciateur désigné, et selon une logique du sens qu'on appelle métonymique, c'est-à-dire selon un glissement permanent qu'aucune métaphore ne vient arrêter. Reste à comprendre comment la source de ce discours ne se tarit pas d'elle-même.

En effet, une hésitation, un bégaiement, une suspension discrète du cours de la parole – puis une reprise sans articulation logique avec la séquence suivante – viennent signer la présence du *fading*, assèchement progressif du cours de la pensée – jusqu'au *barrage* dans sa forme extrême – signe classique de la schizophrénie.

La remarque de l'analyste selon laquelle P. se repose sur l'autre pour soutenir son discours fait l'hypothèse d'un mécanisme supplétif. D'ailleurs, au propre comme au figuré, P. s'occupe beaucoup des autres. Que la radio soit allumée à l'heure de l'horoscope, et ce n'est pas pour elle, mais pour les autres qu'elle l'écoute avec attention.

Dans son propos, P. effectue comme un travail de suture d'un acteur à l'autre des différentes scènes racontées : sage-femme, médecin homme, médecin femme, infirmière, maman, etc., à la manière d'un patchwork aux motifs disparates.

Acteurs en place d'images du sujet ou de reflets d'eux-mêmes : dans une séquence aux urgences, P. et son conjoint font face au couple médecin homme/médecin femme : la femme parle à P., l'homme au conjoint. La figure du conjoint y tient une place particulière. C'est lui qui fait le *baby-blues*, c'est lui qui n'arrive pas à sortir des urgences. Il est parfois le double total sur l'axe *a – a'*, non différencié du sujet de l'énonciation.

### *Une maladie de la mentalité ?*

Dans un exposé<sup>2</sup> de 1976, à l'École Freudienne de Paris, portant sur la présentation de malades de J. Lacan, J.-A. Miller opposait les *maladies de la mentalité* aux *maladies de l'Autre*. Soit une autre modalité de classification des psychoses et particulièrement de celles que Lacan appelle les « gens normaux ».

C'est le cas d'une jeune femme présentée à Sainte-Anne qui « aimerait vivre comme un habit ». Elle entendait par là qu'elle était une chose et son contraire, qu'elle s'était identifiée à plusieurs personnes qui ne lui ressemblaient pas. Elle avait d'ailleurs l'idée qu'on l'hypnotisait et qu'on voulait tirer ses ficelles. Elle vivait dans un flottement perpétuel qu'elle traduisait en une formule lumineuse : « je suis intérimaire de moi-même ». Mère, elle voudrait ressembler à une mère, dit J.-A. Miller, mais l'évocation de son enfant ne l'accroche nullement.

On pense aussitôt à P. : pas un mot de l'enfant dont elle vient d'accoucher. Elle aussi est intérimaire d'elle-même : elle semble vivre comme un habit – sans avoir, disait Lacan, *la moindre idée du corps qu'elle a à mettre dans cette robe*. Ce n'est pas une maladie mentale sérieuse, d'après Lacan, c'est la maladie mentale par excellence, qui fait apercevoir ce que c'est de souffrir d'avoir une mentalité. Tout *parlêtre* rongé par le langage a une mentalité.

L'hypnotisme dont elle est l'objet n'est que l'effet de suggestion inhérent à la parole, autrement dit : l'émetteur reçoit son propre message de façon inversée.

Cette jeune femme est débile, poursuit J.-A. Miller, si la débilité consiste à n'être pas inscrit dans un discours. On retrouve chez P. cette clinique : hypomanie, imaginaire éperdu sans moi, miroir partout accroché mais capté par rien. Pas de signifiant-maître, et du même coup, rien qui vienne la lester d'aucune substance.

---

<sup>2</sup> Irma, « Enseignements de la présentation de malades », *op. cit.*, p. 285-304.

À ces maladies de la mentalité, J.-A. Miller oppose celle de l'Autre. À la réversibilité  $a - a'$ , au pur semblant de l'être, il oppose l'érotomanie : là, le sujet a une certitude. Car l'érotomane croit dur comme fer à l'amour de l'Autre. C'est une maladie mentale sérieuse où l'Autre existe mais non-barré : le sujet n'y a aucune place.

*Le corps lesté d'eau*

Pour terminer, une remarque incidente. Il existe une sorte de ponctuation du long discours de P., une ponctuation corporelle, réelle : l'usage à intervalles réguliers de sa bouteille d'eau. « Je bois beaucoup d'eau, je préfère vous prévenir ». Énoncé, pour le coup, sans ambiguïté et qui surgit aux moments où l'émotion du sujet est la plus forte. Mais une émotion c'est toujours du corps sans mot, sans signifiant.

Est-ce une façon de se faire un corps pour elle ? Ou bien, seulement de remplir la robe ?

Pourquoi ne pas y voir la substance de ce qu'elle est : une pure liquidité.